

LES LÉOPARDS À L'ESSAI

Le Festival del film Locarno invité par le Département Cinéma/cinéma du réel de la Head – Genève pour la deuxième fois.

Ape de Joel Potrykus

Mercredi 14 novembre 2012, 20h00, Les Cinémas du Grütli

Prix pour le meilleur cinéaste émergent du Concorso Cineasti del presente
(VOST français – États-Unis – 2012 – 86')

Ape, le no future de la jeunesse civilisée

Il faut moins de deux minutes au spectateur de *Ape* pour se rendre compte que l'ambiance du film va être décalée, absurde et enragée.

Trevor Newandhyke est suivi de dos par la caméra et il marche rapidement dans la rue d'une banlieue résidentielle nord-américaine, presque au rythme de la musique qu'on perçoit en bruit de fond, du *death metal* ou quelque chose dans le genre. La fille qu'il croise ne le regarde pas d'un bon œil, on avait compris – même de dos – que le personnage n'était pas rassurant. Il le devient encore moins lorsqu'il écrit « Funny » à la bombe aérosol sur le bitume de l'allée d'une de ces maisons qui se ressemblent toutes, qu'il s'avance avec sa bouteille à moitié remplie d'alcool, qu'il y met le feu et qu'il balance le projectile au fond du jardin avant de se retourner face caméra, de remettre ses écouteurs sur les oreilles et de sourire au son désormais assourdissant du rock expérimental de ce déchaîné de Mike Patton.

Trevor Newandhyke est ce que notre société appellerait un vrai *loser*. Comique lamentable qui n'arrive pas à décrocher un seul sourire à son audience et pyromane à ses heures, Trevor s'amuse tout seul en faisant exploser des pétards dans les mains de ses petits soldats de plomb ou en se racontant des blagues devant son miroir. Il faut dire que l'existence de ce personnage est à la fois libre et très triviale. Son monde est celui des jeunes gens auxquels on coupe l'électricité parce que le loyer n'a pas été payé à temps, celui des supérettes où on achète ses *slushy drinks* à 1,40 \$ et où le vendeur ne fait pas de crédit, même pour 10 cents, celui également de l'ennui du quotidien sans attaches et des jeux d'arcades, celui de la violence à coups de

batte de baseball ou de trépied qui supporte son micro de comique.

L'enchaînement et la répétition des situations auxquelles Trevor est confronté le mènent vers la folie (et son licenciement) et créent chez nous un sentiment d'absurde, drôle et des plus plaisants.

La vision d'un homme déguisé en gorille, d'un autre qui, grâce à un masque de loup, racole les clients pour des crédits aux taux d'intérêts peu élevés ou encore celle du maraîcher qui se transforme en diable à l'achat d'une pomme, font partie de cette ambiance punk où tout devient permis. Même de tuer.

Joel Potrykus, l'auteur de ce long métrage, aime faire des films qui disent la vérité ; *Ape*, sous ses airs de fable underground improbable, est le miroir de la société qui porte la génération de Trevor, sans jugement et aux multiples références musicales ainsi qu'aux mouvements culturels qui y sont liés, allant des *Ultramagnetic MCs* à *The Ramones*, pour finir sur les paroles – très appropriées – de la chanson *Apeman* du groupe britannique *The Kinks* :

*I'm an apeman, I'm an ape, apeman, Oh, I'm an apeman,
I'm a King Kong man, I'm a voo-doo man, Oh, I'm an ape man.
I don't feel safe in this world no more
I don't want to die in a nuclear war
I want to sail away to a distant shore
And make like an apeman.*

La réalité *no future* de Trevor Newandhyke n'est finalement pas si absurde.

Sandra Ferrara,
Assistante pédagogique HES
à la Head – Genève